

Deux femmes se rencontrent pour la première fois par l'intermédiaire de connaissances communes. L'une, musicienne et chanteuse, propose à l'autre, psychanalyste et écrivain, de correspondre, de se parler dans la nuit de la pandémie. Pendant quelques mois elles s'écrivent, l'une perdue dans cet immense bouleversement qui rend caduque les projets, qui annule les concerts, qui empêche l'essence même de sa vie, qui la mure entre les murs et les enfants mais qui grâce au soutien d'un réseau amical tient, joue, crée, anime une chorale, rit. L'autre vit un bouleversement différent : elle arrête de travailler et s'installe à demeure dans un lieu paradisiaque mais que serait le paradis sans un réseau d'amitiés vivifiantes.

Entre les deux, la grâce de l'écoute et du partage.

En dessous, le virus.



Chère Lembé,

On a oublié de parler de l'eau. Tu reviendras, on regardera l'eau, on regardera cette paix-là, celle de la surface mouvante de l'eau, celle de la paix en soi, liquide, changeante, qui accroche le regard et le perd à l'intérieur de soi comme si soudain le corps se souvenait que c'est là sa matière. On a oublié de parler de tant de choses pourtant c'était touffu, dense, perturbant, notre rencontre. Par la grâce de tes mots lus, des miens que tu as lu, il n'y a pas eu de préambule – tout était déjà là comme dans une rencontre amoureuse où l'on se raconte à tour de rôle, comme quand on se reconnaît parce qu'on est du même sérail, parce que l'exil c'est toujours au départ l'exil de soi, peu importe le pays, peu importe le lieu. Avec aussi ces erreurs qu'on n'a pas le temps de reprendre parce qu'il y a tellement mieux à faire que de s'occuper d'approximations.

Tu as eu cette envie épistolaire : je saute dedans à pieds joints, comme hier dans la piscine – je ne sais pas nager, je prends des cours, j'ai peur mais le maître-nageur est solide et les peurs, on sait qu'il suffit d'un rien pour les virer. De ces petits riens qu'on met parfois des années à comprendre, à entendre.

Nemours, ville-monde échouée au bord de l'eau, entre rivière et canal, et nous, échouées là parce que l'endroit est insaisissable, entre grande banlieue et province, un *no-man's land* riche de sa pauvreté, de son absence de lieux conviviaux, de sa grande rue sinistre et du charme désuet et insolite des ruelles alentour débouchant parfois sur un pont fleuri qui enchante la perspective. Sur le vide du canal au bout de la rue Rancogne, au bout de chez toi – qui est Rancogne, d'ailleurs ? –, un tableau nu, cette arrivée sur l'eau et l'écluse, et le vague bistro-tabac-resto blotti là. Est-ce bien comme ça ou ma mémoire refait-elle le chemin ?

Je ne savais pas où j'étais lorsque j'ai pris la route dans le sens contraire, dos à l'eau. *Cruising*. Découvrir la ville que je ne connais encore que si peu mais dont la vision parcellaire m'avait enchantée. *Cruising* n'a pas vraiment d'équivalent français, c'est traduit par *croisière*, je viens de voir. *Balade*, ce n'est pas assez – c'est plutôt de l'ordre d'un non-lieu qui se déplace, *cruising*. Il y a le film éponyme : lui peut-être pourrait dire quelque chose du mot – absent de la langue française.

Puis j'ai su où j'étais lorsque j'ai vu une femme avançant sur une trottinette – une patinette plutôt – un grand chien noir batifolant près d'elle. La vision était unique, magnifique. C'était Stéphanie. Si je ne l'avais pas connue j'aurais voulu la connaître.

P.-S.

Je viens de trouver ça :

*La grotte de Rancogne est située sur la commune du même nom, à 20 km au nord-est d'Angoulême. Elle fait partie d'un vaste réseau karstique (zone de plateaux calcaires) qui a connu des occupations répétées durant l'Âge des métaux. L'occupation des cavernes n'est en effet pas le seul fait des préhistoriques. Comme beaucoup d'autres cavités en France, dans le Massif Central et ses marges, les Alpes ou le Jura, la grotte de Rancogne a été utilisée par les populations de l'Âge du Bronze et du Fer, et même au-delà, à l'époque romaine, au Moyen Âge et aux Temps modernes.*

Sans le savoir, j'étais à deux pas de chez toi.

*Mardi 8 septembre.*

Astrid,

Merci pour le voyage. Je viens de regarder la carte, je n'avais encore jamais poussé ma curiosité jusqu'à *Google* pour éclairer l'origine de ce nom de rue rêche qu'on est toujours obligé d'épeler pour se faire comprendre.

Oui, c'est curieux, cette envie d'écrire. De correspondre. Depuis toujours. Et soudain avec toi, juste parce que tu as saisi la balle, alors qu'on venait à peine de se rencontrer. J'ai lu ta lettre deux fois. Samedi et dimanche. Je t'ai répondu durant tout mon trajet de retour de Bourgogne, dans ma tête, les yeux sur le bitume, les mains au volant. Puis aujourd'hui je me réponds. Oui, je réalise qu'écrire des lettres, c'est aussi dialoguer avec soi-même. Surtout, peut-être. Je me demande d'ailleurs à qui je parle en ce moment même. Et qui me répondra. C'est aussi un désir de maîtriser le temps, comme un jouet téléguidé, en accélérant et ralentissant à sa guise le monstre. Une envie d'immobiliser sur le papier les pensées qui traversent tes journées et dont tu te crois faite. Toutes ces molécules insignifiantes dont on ne fait plus grand cas, tellement elles manquent de néons et de basses assourdissantes.

Puis là, à cette heure où la nuit dort déjà à poings fermés, soudain la peur. Rien de monstrueux si ce n'est cette appréhension pathétique d'être trop fatiguée demain matin si je m'abandonne dans les bras de l'écriture maintenant.

Je suis fière de moi, et surtout heureuse : je suis descendue, me suis servie un gin et installé mon ordinateur sur la table de la cuisine pour t'écrire. Surmonté la peur donc. Tout un poème.

Lembe.